

Interview de Bernard LUBAT par Michel DUCOM

Bernard Lubat est un musicien porteur de projets de transformation, inventeur de chemins de création qui interpellent les musiciens et les artistes, les citoyens. Depuis plusieurs années il mène à Uzeste (Sud-Gironde) avec sa Compagnie, des stages dans lesquels musiciens, plasticiens, hommes et femmes de tous âges se rencontrent quel que soit leur niveau et se forment ensemble.

Michel Ducom : ce qui me frappe ici, à Uzeste, dans un tout petit village, c'est que vous vous appliquez à former des musiciens de partout avec modestie, et sans concession.

Bernard Lubat : «Fais gaffe Lubat, à force de servir à rien, tu vas devenir indispensable» m'a dit un jour un stagiaire.

C'est en raccourci ce que je découvre ici dans ce que je pourrais appeler de l'éducation populaire élitaire pour tous et qui met dans une dialectique très directe, parce que vécue, l'individu et le groupe. Sans le collectif présent, l'individu est moins individu. Et quand l'individu se dresse au cœur du collectif, il devient individu inconnu de lui.

Chacun attend dans le cercle d'être individu et assiste à l'apparition de «Je est un autre». Cela je l'ai appris des stagiaires et d'analyser la posture d'artiste : ce n'est pas un statut, c'est un état. Dans lequel on est tous, quelque part. C'est la vie qui nous amènera à en faire un métier - musicien, peintre, écrivain - mais l'état primordial propre à tous et à chacun c'est d'être créateur. C'est pour ça que je dis que les artistes ne sont que la pointe émergente de l'iceberg et qu'on est tous artistes sans le savoir.

Je le vois chez les enfants lorsqu'on les sollicite de répondre au monde, de répondre quand on convoque l'autre. Être artiste pour les enfants comme pour les adultes, c'est laisser la porte ouverte entre la somme énorme de nos connaissances et l'immensité de nos ignorances. Être artiste c'est nous permettre d'accepter entre le connu, le vécu et l'inconnu qui reste à vivre et à mourir, la possibilité d'expressivité de cette condition : vivre l'autre, ne pas tuer l'autre, y compris l'autre en soi. Dire soi et l'autre en soi, soli solo, solitaire solidaire, dans le collectif se découvrir les uns les autres essentiellement autrement.

MD : C'est ton expérience d'artiste. Est-ce que tu la retrouves dans la société ?

Bernard Lubat : Je retrouve ces aspirations y compris sur des terrains culturels organisationnels, celui des Pays, y compris chez des techniciens ou des organisateurs des opérations. C'est à nous les artistes d'aider les politiques à nous comprendre et ce faisant à se comprendre. L'état «d'être artiste» pourrait montrer l'humanité, et montrer l'humanité de l'imperfection. L'essentiel de l'imparfait du subjectif. Comment ne pas être une mère parfaite ? Ceci est la question.

Nous sommes nés de la nécessité de l'excellence tout en sachant que personne n'y arrivera jamais. Double dialectique, levier de l'existence humaine.

On retravaille sans arrêt nos idées, on tire nos réflexions vers l'excellence tout en étant persuadés que c'est inatteignable. Quel est le moteur ? Qu'est-ce qui nous permet de vivre cela sereinement, ce qui semble difficile pour beaucoup dans l'état psychologique actuel de la société ?

Nous essayons ici de mettre en lumière une interrogation majeure contemporaine : comment fréquentons-nous le doute en tant qu'état positif et constructif, et non pas négatif et destructeur comme on nous l'a toujours enseigné ? Comment réussir à vivre économiquement et psychologiquement le fait d'être un artiste discutable ?

Nous pratiquons la quête permanente, ce qu'il y a dans le poème : la capacité à nous proposer l'abstraction. Je pourrais dire : jusqu'où ça commence la musique ? Je suis obligé de me poser cette question, parce que sans cette question ce serait terrible : j'aurais la réponse.

MD : Vous avez ici une double action culturelle et pédagogique : les stages que vous menez et vos actions sur toute l'année qui sont regardées et suivies par la critique et les musiciens.

Bernard Lubat : On m'a dit l'autre jour, péjorativement : «Uzeste c'est la culture de l'exception». Sous entendu, vous cultivez l'inutile et l'impossible. Mais on peut l'entendre autrement : «Chaque être est une exception». C'est là que me semble intéressante la problématique collective. Je dis bien la problématique collective, pas la solution collective. Le collectif en tant que problème voilà la richesse, voilà ce qui met en question l'individualisme et ce qu'il y a de plus profond : l'individu, la personnalité. Derrida parle de déconstruire et dit que ce n'est pas détruire. Nous sommes à Uzeste dans un travail incessant qui consiste à construire la déconstruction. Dans la musique, la peinture, dans le poème on n'arrête pas de se contredire, de se dire contre, de se mentir. On va chercher dans ces régions de l'abstraction des capacités que le rationalisme classique, nécessaire et domestique ne sait pas mettre en jeu.

On nous a trop appris à nous construire d'après des modèles inclus et culturés. Nous n'avons pas ici de modèle à copier, il nous faut accéder à ce processus de déconstruction sans modèle pré-établi. C'est peut-être ça être artiste, ou être en devenir, sans finitude possible. Tu peux la penser la finitude, ce ne sera jamais ça dans la réalité, ce sera toujours un horizon qui s'éloigne.

MD : tu dis souvent que la culture augmente quand on la partage.

Bernard Lubat : Il n'y a pas là non plus de finitude ni de modèle. Il faut faire attention aux modèles régnants et dominants, aux images faciles de la rencontre. Il faut éviter aussi nos comportements réactionnels immédiats et non réfléchis qui nous conduiraient vite vers de splendides isolements et vers l'«artiste maudit». Nous serions purs esprits maudits, et non pas de la viande, au sens où Bourdieu dit que toutes les structures sociales, morales, culturelles sont constitutives de notre corps, de notre cerveau et de notre psychologie. C'est du savoir qui s'incorpore. Comment déconstruire les représentations dominantes sur nous pour arriver à s'auto-construire ?

Je suis désolé, mais la réponse c'est d'être progressiste, et j'aime le mot : à 56 ans je fais chaque jour deux heures de piano et là je vois que je progresse. Ce ne sont pas des progressions artistiques, ce sont des progressions terrestres. Je joue mieux plus vite. Du coup mes doigts jouent mieux plus lentement, du coup je sais mieux interpréter les espaces, les silences, je malaxe le piano et le piano devient du pain que je pétris : j'ai du désir et je sens que je bouge, et pas en arrière, en avant de moi-même. Ça peut bouger là ? Je le croyais pas.

Du coup ça t'aspire, tu sens le rythme en toi, tu sens que les synapses se déclapent et se déginglent, tu sens que des idées s'articulent à d'autres, se questionnent à d'autres, t'avais pas prévu que cette idée, cette phrase pouvait s'articuler à une autre qui était dans un hangar où elle ne servait plus à rien, qu'on croyait millénaire et ça fait encore l'affaire. Si je ne ressentais pas ce mécanisme de ma construction de moi par auto-déconstruction de ce qui m'a construit avec la prétention d'avoir la vérité - je dis bien la vérité qu'il faut ensuite déconstruire et ça fait mal - je n'aurais pas de désir.

MD : Le rapport à l'autre est une aventure ?

Bernard Lubat : Si tu sais ce que tu vas faire, à quoi bon le faire ? Je réfléchis aux immenses possibilités de l'ignorance, réserve inépuisable d'avenir surprenant. Je n'ai pas toujours su ce que je sais. J'ai découvert peu à peu qu'il y avait un public, j'ai découvert peu à peu le désir de ne pas faire semblant qu'il n'était pas là, et le refus d'exploiter le fait qu'ils soient là. Et ce n'était pas seulement un public, c'étaient des gens, il fallait leur dire bonjour, il fallait leur parler. J'ai d'abord appris à les saluer depuis la scène. Personne ne comprenait ce que je faisais, ni ce qui m'arrivait. Je me suis mis à parler, à partir de là je me suis mis à chercher ceux qui parlaient, dont le GFEN. J'ai eu des adversaires dans cette démarche : des copains qui ne supportaient pas le GFEN, les débats avec d'incroyables différences de niveau d'interventions. Il paraît qu'on était des fous, des contre-emplois, des pervers, et eux ils n'arrivaient pas à dire quoi que ce soit. Ils militaient pour que tout le monde se taise. Ils ne supportaient pas non plus que nous jouions avec des mécréants, avec des «pas-arrivés-à-Paris», avec des jeunes, avec des Anciens musiciens qu'ils traitaient de vieux. Félix Castan disait une énorme provocation : «*Les jeunes ont toujours raison parce qu'ils sont jeunes. Les Anciens aussi pour la même raison. Après il faut que l'on commence à discuter,*

pour améliorer tout ça». Depuis que je travaille avec d'autres artistes dans l'école du village, je n'en reviens pas de ce dont sont capables les enfants si on les écoute et si on les met au défi de faire et de dire.

MD : Vous n'arrêtez pas de rencontrer. Ce village est un forum permanent.

Bernard Lubat : Je pense que tu désires l'autre si l'autre est en désir. Si tu ne trouves pas l'autre c'est que tu ne cherches pas à le faire devenir intarissable sur lui-même. Tu l'as pas cru capable. Celui qui construit sa palombière et que tu croyais muet devient intarissable sur la question si tu la lui poses, il devient artiste. Tout le monde est artiste, mais il faut gratter. Et voilà l'homme à la palombière qui se met à devenir prolix, cohérent, politique, à l'avant garde de lui-même, et il me dit ce que je ne sais pas faire.

Les artistes c'est pareil : ici à Uzeste ils se mettent à parler quand ils se taisent ailleurs. Souvent ils viennent et ils restent plus longtemps que prévu, ou ils reviennent, ils insistent. Tout le monde s'étonne qu'ils deviennent nos amis. Ils apprennent sur eux-mêmes à travers ce qu'ils vivent et débattent ici. Il y a multiplé, interdisciplinarité, et nous devenons alors indisciplinés avec nous-mêmes. Ici leur valeur n'est pas niée, ils le savent, et ils savent aussi que

c'est à eux-mêmes de la dépasser. Quand il y a un concept de rencontre artistique proposé par nous ou par eux, les artistes, nous nous engageons dans une aventure où la finitude, l'esthétique de l'acte on s'en fiche : et ça fait du neuf, du frais, de l'inouï, des conséquences avec lesquelles tu repars en les écoutant longtemps en toi.

Et là je n'ai fait que travailler la culture de l'accueil. Je n'ai fait que recevoir. Et dans un village, comme pour un être humain, c'est périlleux de recevoir, les clés du village sont données à la responsabilité de ceux qui viennent. Ça pourrait tourner au massacre. Et s'il n'y a pas un massacre réel c'est parce qu'il y a un massacre dans le symbolique : il y a massacre des idées reçues, meurtre ritualisé des images toutes faites. Attentat meurtrier aux images du public immobilisé, marchandisé, débilisé, électoralisé et autres idées reçues. Cela nous fait des ennuis sur tous les plans. Mais nous remplissons notre rôle salvateur artistique. Celui du dépassement permanent sous peine de ne pas rester humains.

MD : Vous avez refusé plusieurs fois d'être Scène Nationale, d'être exemplaires.

Bernard Lubat : On ne veut pas être des porte-parole. On apprend à être des paroles qui portent. Nous sommes un exemple à ne pas suivre pour que chacun invente le sien. ■

